

Au nom de Dieu



Université d'Ispahan
Faculté des langues étrangères
Département de français

Master II

Le lyrisme dans la *trilogie de Pan* de Jean Giono

Sous la direction de:
Dr. Mohammad Javad Shokrian

Professeur consultant:
Dr. Majid Yousefi Behzadi

Par:
Arezoo Mohammadi

Octobre 2011



دانشگاه اصفهان

دانشکده زبان های خارجی

گروه زبان فرانسه

پایان نامه ی کارشناسی ارشد زبان و ادبیات فرانسه خانم مریم سلیمانی

تحت عنوان

نگرش دردناک از تنهایی انسان در سفر به انتهای شب اثر لویی فردینان سلین و سرنوشت بشر اثر

آندره مالرو

در تاریخ ۱۳۹۰/۷/۲۵ توسط هیأت داوران زیر بررسی و با درجه عالی به تصویب نهایی رسید.

۱- استاد راهنمای پایان نامه دکتر مژگان مهدوی زاده با مرتبه ی علمی استادیار
امضا ۹۰۹۹

۲- استاد مشاور پایان نامه دکتر انورالسادات میرعلایی با مرتبه ی علمی استادیار
امضا

۳- استاد داور داخل گروه دکتر محمودرضا گشمردی با مرتبه ی علمی استادیار
امضا ۹۰۹۹

۴- استاد داور خارج از گروه دکتر مجید یوسفی بهزادی با مرتبه ی علمی استادیار
امضا

امضای مدیر گروه
۹۰۹۹

emerciement

Mes respectueux sentiments vont à monsieur le docteur Shokrian, professeur directeur, pour ses conseils et ses encouragements et son aide précieux dans la réalisation de ce travail.

Je tiens à remercier sincèrement monsieur le docteur Behzadi, professeur consultant, qui s'est donné la peine de lire cette recherche et qui m'a permis de mener à bien cette étude.

Je tiens à remercier également les membres vénérables du jury, madame le docteur Jouzdani et madame le docteur Ayati, pour leurs suggestions valables qui ont enrichi ce travail.

Je remercie tous mes professeurs sans qui je ne saurais jamais arrivée à ce stade.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude envers tous les membres de ma famille et aussi mon cher mari.

Je voudrais pouvoir m'en acquitter autrement que par des remerciements mais je me sens même tout à fait incapable d'exprimer mon immense dette de gratitude envers leurs sacrifices d'une telle valeur. Et si la situation ne me laisse guère entrevoir la possibilité de leur être utile, je serais du moins toujours prête à leur témoigner ma reconnaissance.

Je dédie ce modeste travail avec toute mon affection à mes chers parents et aussi à mon cher mari.

Résumé

Le lyrisme, naît de tout ce qui provoque dans l'âme une émotion si forte qu'on sent le besoin de l'exprimer dans un certain style, se situe entre deux extrêmes : l'aveu des impressions ou des sentiments les plus individuels et l'expression des sentiments collectifs.

Chanter la nature, ce mot pour Giono, prend ses racines dans la terre provençale, vécue et aimée avant d'être chantée, qui sert de cadre à ses œuvres, pour atteindre à une vision du monde propre à lui. C'est par la communion avec la nature et par sa traduction directe de sensations personnelles qu'il nous transmet sa conception d'un humanisme cosmique selon lequel êtres, arbres, plantes... sont animés par le souffle de Pan. Tel est le sens du lyrisme chez Giono : un mélange entre le lyrisme personnel et le lyrisme collectif ; une transition de la vie des paysans à une humanité toute entière. Par delà sa province natale, c'est le monde entier qu'il veut faire vivre dans son œuvre avec un style caractérisé par vigueur, plénitude, transcription directe de la sensation sans aucune méditation abstraite et avec les images et les expressions concrètes.

Nous allons donc examiner dans cette étude le lyrisme gionien sous tous les aspects évoqués.

Mots clés: nature, lyrisme, Pan, vie, image.

Abstract

Lyricism, all born of the soul that causes an emotion so strong that one feels the need to express it in a certain style, lies between two extremes: the admission of impressions or feelings of the most individual and the expression of collective sentiments.

Singing the nature, the word for Giono, rooted in the land of Provence, lived and loved before being sung, which provides the framework for his works to reach a worldview to him. It is through communion with nature and his translation of personal feelings that he sends us his vision of a humanity that cosmic beings, trees, plants ... are animated by the breath of Pan. This is the sense of lyricism for Giono: a mixture of personal lyricism and the lyrical group, a transition from peasant life to all mankind. Beyond his native province, the world he wants to live in his work with a style characterized by force, full, direct transcription of sensation without any abstract meditation and with images and concrete expressions.

We will therefore examine in this study gionien lyricism in all aspects mentioned.

Keywords: nature, lyricism, Pan, life, image.

Table des matières

Titre	Page
Introduction	
Chapitre 1: Le lyrisme collectif	
1-1. Le Souffle de Pan	1
1-2. Une peur ancestrale, multiforme et complexe	7
1-3. L'Humanisme cosmique	14
1-4. La contrariété entre l'espace urbain et la nature	30
1-5. Les personnages épiques	38
Chapitre 2: Le lyrisme individuel	
2-1. La Nature vécue intimement.....	60
2-2. l'errance et l'évasion	67
2-3. La Nature vivante	78
2-4. La représentation de la Nature	82
2-5. Le silence dans la Nature	91
Chapitre 3: Le Style et la vision du monde	
3-1. Le cadre de vie	110
3-2. La parole de l'artiste	112
3-3. La musique et les chants	120
3-4. L'image du paysan	124
3-5. Les rapports père/enfant dans l'autobiographie et dans les romans.....	127
Conclusion	134
Bibliographie	138

Introduction

Au sens moderne, le lyrisme naît de tout ce qui provoque dans l'âme une émotion si forte qu'on sent le besoin de l'exprimer dans un certain style. Le lyrisme se situe entre deux extrêmes : l'aveu des impressions ou des sentiments les plus individuels et l'expression des sentiments collectifs. Mais les deux formes se mêlent, soit que l'auteur dégage d'un sentiment personnel ce qui peut toucher tous les hommes, ou qu'il communique son émotion, soit que, dans le lyrisme collectif, il introduise ses sentiments personnels ou l'originalité de son art.

Le lyrisme collectif illustre l'enthousiasme pour les dieux et l'humanité et le lyrisme personnel évoque l'amour, l'amitié, la souffrance, la jouissance de la vie, la solitude, l'enthousiasme pour l'humanité et la communion avec la nature.

Le lyrisme chez Giono se traduit à travers la communion avec la nature et non pas par un style soutenu et recherché, mais par la prédominance du vocabulaire simple et du parlé paysan.

La nature, la partie de l'univers, indépendante de l'homme, que l'on considère affectivement ou esthétiquement, occupe une place primordiale dans l'esprit et donc l'œuvre de Jean Giono, ce lui qui rêvait de maîtriser la nature de laquelle il se sent proche et exclu.

Si Giono cherche à nous communiquer son amour de la vie et des joies païennes, ce n'est jamais par l'intermédiaire d'un message théorique plus ou moins éloquent. Nous ne trouvons dans ses premiers romans aucune méditation abstraite. Au contraire, c'est avant tout par sa participation intime au récit, par sa traduction directe de sensations personnelles qu'il nous transmet sa vision du monde. Son lyrisme enraciné dans le vécu, naît de son attachement profond à cette terre provençale qui sert de cadre à ses œuvres : des plateaux arides, ces montagnes âpres et sauvages, il les a intensément aimés avant de les chanter.

Quant à ses personnages dont il transcrit le langage savoureux avec ses maladroites, ses expressions caractéristiques et son goût du mot concret, on sent bien qu'il les a côtoyés chaque jour. Il ne faut donc pas méconnaître l'importance du terroir dans cette trilogie de la haute Provence. Il est même possible de localiser chaque drame avec une assez grande précision ; ainsi, le hameau de *Colline* est dominé par les monts de Lure ; celui de *Regain* se situe à l'ouest, entre Banon et Revest-les Brousses.

Contrairement à la conception traditionnelle de la trilogie où les histoires doivent se suivre, les trois œuvres n'offrent aucun lien narratif, aucun personnage récurrent. Le dieu Pan n'y apparaît jamais en tant que tel. C'était un dieu de la mythologie grecque et latine, à moitié homme, avec des pieds et des cornes de bouc, une chevelure inculte, ayant pour attributs la syrinx (flûte à sept roseaux, dite flûte de Pan dont la musique provoque la terreur panique des paysans mais possède aussi des pouvoirs guérisseurs), le bâton de berger, la couronne ou le rameau de pin. Ses ébats amoureux avec les nymphes, ses danses frénétiques égayaient la campagne. Les poètes et les philosophes ont transfiguré le joyeux compagnon du cortège de Dionysos en incarnation du Grand Tout et de la nature, en dieu mystique de la philosophie orphique des mystères de la terre. Il hante la trilogie, transparaisant aussi bien, dans *Colline*, à travers la montagne de Lure, la montagne de l'enfance de Giono, à travers le vent et le printemps dans *Regain*, que dans l'étrange musique d'Albin dans *Un de Baumugnes*. Cependant, au-delà de leurs différences apparentes et à une première lecture, les trois œuvres ont en commun leur ancrage régional, leur thématique chtonienne, leur philosophie de la terre et leur langue paysanne sublimée en ce que Giono appelait la «poésie panique», «poésie vraiment sortie de la terre».

D'après Giono, dès 1929, le thème panique était assez ancré en lui, dans l'œuvre écrite aussi bien que dans l'œuvre en projet, pour « les lier entre elles » : « j'avais mis à *Colline* le mot P parce qu'*Un de Baumugnes* c'était A et *Regain* c'était N. C'était déjà combiner à cette époque.... J'avais déjà une idée de structure, ce n'était pas un livre seul. »

Une certaine connexité peut cependant être détectée dans la trilogie par la révélation progressive qui s'y fait des relations entre l'être humain et la terre : la terre sauvage dans *Colline*, la terre natale d'Albin dans *Un de Baumugnes*, la terre cultivée, domestiquée, sans cesse renaissante dans *Regain*. *Colline* met en scène la prise de conscience de la terreur panique : le roman est traversé par la peur des paysans découvrant la force et le mystère de la colline. *Un de Baumugnes*, à travers le personnage d'Albin, illustre l'autre visage du dieu Pan, celui du chanteur du cortège de Bacchus, du musicien qui ensorcelle les êtres humains et envoûte la nature avec sa musique, la «monica» étant une transposition de la syrinx. Enfin, dans *Regain*, Pan apparaît comme le dieu de la force vitale et régénératrice qui éclate au printemps. Il hante l'espace sauvage, la terre inhabitée, où l'être humain éprouve le frisson panique face à la nature vouée à elle-même. Chaque roman met en scène une petite communauté isolée dans l'espace sauvage, dans un site précaire qui la rend fragile et menacée, car le monde naturel agresse sans cesse l'espace humain tout en le protégeant contre la civilisation urbaine, la ville étant placée sous un signe négatif, les rapports y étant corrompus par l'argent, l'être humain y perdant le contact avec ses origines terriennes. Les trois communautés vivent à l'écart du monde civilisé, les chemins qui y mènent sont rudes et escarpés. Elles vivent en équilibre fragile entre le contact avec la nature ambivalente et la civilisation pernicieuse. Leur fragilité, leurs luttes, leurs épreuves symbolisent la difficile intégration de l'être humain dans le règne panique. Le retour à la terre, chez Giono, se situe aux antipodes d'une vision bucolique, idyllique ou écologique. La nature est cruelle, dévoratrice, toujours prête à engloutir l'être humain s'il ne la respecte pas.

La *Trilogie de Pan* trace l'itinéraire, de *Colline* à *Regain*, de l'être humain qui apprend à connaître les dangers de la terre et à les apprivoiser, suit Pan dans ses diverses incarnations.

D'autre part, dans les trois romans, bien que sous des formes différentes, les protagonistes vivent une initiation qui les ouvre à une nouvelle vie. Les personnages initiateurs pénètrent, dès le départ, les mystères de la vie et de la

terre. Ils ne sont pas sans analogie avec ce que Lévi-Strauss appelle dans la structure des mythes «les médiateurs», dont les caractéristiques majeures sont l'ambivalence et la fin tragique. La femme, métaphore de la terre, est une seconde terre où l'homme plante sa graine de vie.

Dans ce travail, nous allons examiner le lyrisme collectif aussi bien que le lyrisme individuel et aussi le style de Giono, à travers lequel, il évoque les deux derniers.

L'œuvre de Giono se repose tout entière sur le rapport que l'homme entretient avec la nature, la nature dominée par le grand Tout, le dieu de Pan, qui par ses forces naturelles comme l'incendie, la sécheresse, etc. fait peur à l'homme. Cette peur se trouve toujours chez l'homme car cette belle nature dominée par le dieu de Pan est aussi cruelle. Lorsque l'homme se trouve devant la cruauté de la nature, il commence à s'apercevoir que des forces maléfiques existent dans chaque élément de la nature. Ainsi la peur qui est toujours présente dans le moi profond de l'homme augmente en lui : une peur ancestrale, multiforme et complexe. Le sentiment de dominer de contrôler et donc de détruire la nature se dérive de cette peur transmise de génération en génération.

Giono se résout au jeu d'opposition entre la nature et l'espace urbain dans le dessein de figurer leur position déterminante en faveur de la première. Ce refus de la modernité est symptomatique des résistances que génère la conception des choses au monde inhérente à l'endement de Giono. Ce refus ne se limite pas au cadre choisi pour ses récits, mais aussi c'est un refus de personnages modernes en faveur des personnages épiques, qui nous fait penser aux mythes, dans tous leurs aspects mythiques. Ainsi il nous fournit des stéréotypes de l'homme en plain harmonie avec la nature.

Le lyrisme individuel de Giono prend toute sa forme dans une nature vécue intimement par l'homme. Le rapport qu'établit Giono entre l'homme et la nature est un rapport changeant, ambivalent même contradictoire, mais fondamental. L'homme fait partie de la nature au même titre que toute forme vivante; la nature qui se présente comme un lieu de refuge pour l'homme, le lieu où l'homme erre.

La nature est le cadre de l'errance et de l'évasion de l'homme pour le besoin d'une rencontre avec elle, pour le besoin de l'apprentissage et de la connaissance dans le sillage de la nature.

On doit avouer que la relation entre l'homme et la nature doit être harmonieuse dans le respect d'un équilibre à préserver. Ainsi, intervient la nature vivante qui montre son rôle maternel dans un même titre que son hostilité et sa cruauté.

La représentation de la nature sous la plume de Giono, se traduit par l'inclusion d'images dans son élaboration artistique. La représentation en littérature intègre des techniques stylistiques telles que la métaphore et la comparaison. Giono imbrique en un ensemble d'éléments les cosmiques et les terrestres sous l'égide de la comparaison. Aussi, avec lui, s'instaure un cadre naturel où le silence est mis en circulation.

On peut supposer que le silence se rencontre entre le domaine du cadre naturel et celui de l'appréhension du sujet humain. On admet que l'absence de la parole est comme un instrument de communication, et que le reflet silencieux de la nature se présente dans une adresse à l'homme.

En ce qui concerne le style de Giono, il se rapproche de l'autobiographie par les aspects suivants : Giono met ses personnages dans un cadre rustique et simple, le cadre où il a vécu pendant toute sa vie, en communion complète avec la nature et en utilisant les mots concrets avec toute la simplicité du parlé paysan. Il n'a pas seulement une imagination exceptionnelle mais il dit le monde d'une manière différente aussi, il possède le verbe et la parole.

La musique, aussi, occupe une place importante dans l'œuvre de Giono. Elle peut exercer un pouvoir extraordinaire sur les hommes et les animaux. On a parlé de son rapport avec le mythe de la flûte magique de pan. L'image de l'homme-forêt se trouve aussi bien dans l'œuvre de Giono, l'homme en harmonie avec la nature, et quelque part comme l'incarnation des forces de la nature ou bien l'incarnation de dieu de Pan. Ces personnages proches de la nature avec leur image paysanne avec qui l'auteur a vécu toute sa vie. Un autre aspect qui

rapproche l'œuvre de Giono de l'autobiographie, c'est le rapport de père/enfant, qui d'une façon indirecte, montre le rapport de Jean Giono et son père.

Dans ce travail, nous allons montrer comment l'attachement pour la nature se transforme en un lyrisme universel, en une vision du monde. Notre travail consiste à examiner les œuvres romanesques de Giono sous leur aspect lyrique non pas régional mais universel : Comment l'attachement pour la nature régionale se transforme en un lyrisme universel ? Quel sens prend le lyrisme gionien ? Quelle vision du monde s'offre-t-elle à travers cette trilogie ? Voilà des questions auxquelles nous essayerons d'apporter des réponses.

Ainsi, dans le premier chapitre, nous allons donc indiquer le sens que le lyrisme collectif prend dans l'œuvre de Giono. Nous allons traiter la place du dieu de Pan, la peur de l'homme envers la nature et le sens de l'humanisme chez Giono. Nous allons aborder également le rapport entre la nature et l'espace urbaine et la configuration des personnages gioniens.

Dans le deuxième chapitre, nous allons examiner le lyrisme individuel chez Giono : La place de la nature chez l'homme gionien, l'attitude de l'homme en face de la nature, la représentation de la nature dans l'œuvre de Giono et le rôle du silence y attirerons notre attention.

Dans le troisième chapitre, nous allons évoquer le style choisi par Giono pour mettre en valeur sa vision du monde. La question de l'autobiographie, le discours gionien, l'image du paysan et la place de la musique forment des interrogations principales de cette partie.

Nous avons opté pour une approche imaginaire de type bachelardienne dans la mesure où nous avons trouvé la nature au centre des préoccupations gioniennes. Cette approche consiste à définir les modalités de la rêverie humaine sur la matière. Les éléments fondamentaux (eau, feu, terre, air) empruntés à la pensée antique s'avèrent riches d'enseignement sur les structures de l'imaginaire des personnages de notre corpus.

Chapitre 1

Le lyrisme collectif

1-1- Le souffle de Pan

Si l'on recherche l'étymologie du mot panthéisme, apparaît aussitôt le dieu Pan, qui lui donne son préfixe. Pan incarne dans la mythologie grecque ce dieu mi-homme mi-bouc qui hante les forêts et signale aux nymphes son apparition terrifiante d'un air de sa célèbre flûte (d'où la panique). Le panthéisme est donc une attitude qui tend à diviniser la Nature, le "grand Tout" (les mots grecs pan, panto signifient tout). Cette attitude est au cœur de la pensée romantique du XIXe siècle : si le véritable Dieu habite la Nature, il faut que l'homme mette en cause les limites de sa perception et l'orgueil de ses constructions intellectuelles qui le font aller à l'encontre des vérités cachées dans chaque buisson, voire dans chaque pierre. Le discours panthéiste des XIXe et XXe siècles part ainsi en guerre contre les mutilations de la raison et ouvre, par la puissance de l'imagination, un monde neuf, parce que synesthésique, que les poètes entrevoient et livrent aux profanes dans toute son étrangeté.

L'œuvre de Jean Giono mêle un humanisme naturel à une révolte violente contre la société du XX^e siècle, traversée par le totalitarisme et rongée par la médiocrité. Les trois premiers livres de Jean Giono (*Colline*, *Un de Baumugnes* et *Regain*) constituent la trilogie de Pan. La trilogie de Pan fait allusion à l'ancien dieu grec de la vie pastorale, qui était aussi le dieu des forces naturelles, confondu avec Dionysos. C'est que Giono, dans un élan panthéiste sincère et quasi païen, tend à diviniser le courant de la vie universelle.

L'originalité de l'œuvre de Giono est de reposer tout entière sur le rapport que l'homme entretient avec le monde naturel, rapport changeant, ambivalent et même contradictoire, mais fondamental. Giono a été longtemps identifié à ses premiers romans, perçue comme romans paysans et exaltant la vie paysanne. En réalité, ces romans sont gouvernés par un sentiment panique double, la joie n'y allant jamais sans terreur. *Colline* raconte l'histoire d'hommes qui sauvent leur village en répondant aux agressions de la nature. Le héros de *Regain* fait revivre le sien qui avait été déserté, mais en dominant d'abord en soi des instincts de sauvagerie. Les forces naturelles y sont généreuses et vicieuses. Sécheresse, incendies, folie due à la consanguinité et à la solitude, amitiés granitiques et sanguines : voilà le sujet de ses premiers romans.

Le dieu Pan est une figure importante dans les livres de Giono. Il est explicitement présent au tout début, et restera jusqu'à la fin en filigrane. Il représente la nature unifiée dans un être unique. Bien que peu adepte des discussions philosophiques, Giono fait quelques brèves allusions au panthéisme qu'il développe allègrement de façon lyrique dans ses premiers livres. La nature y est présentée d'une façon bien différente de l'idyllique et bienveillante. Chez Giono, la nature est belle, mais elle est aussi cruelle, destructrice et purificatrice : l'Homme en fait partie, mais elle n'est pas l'Homme. Ses premiers personnages croient en la puissance occulte des éléments de la nature. Le ciel, le vent, l'arbre, le fleuve, la terre, inspirent à ces simples un effroi peut-être superstitieux, la terreur panique :

« Une vie immense, très lente, mais terrible par sa force révélée, émeut le corps formidable de la terre, circule de mamelons en vallée, ploie la plaine, courbe les fleuves, hausse la lourde chair herbeuse. » (Giono, Colline, 55)

Au centre d'un village du plateau de Lure coule une source, qui soudain tarit. Et les hommes inquiets, privés d'eau, commencent à s'apercevoir que la colline existe, animée contre eux d'une volonté mauvaise. Bientôt un terrible incendie menace le village. Les fermiers considèrent le vieux Janet, malade, comme le responsable. Cette espèce de sorcier semble avoir partie liée avec les forces malignes de la nature, qu'il interprète quand il déparle en un demi-délire. Ils décident de le tuer, lorsque le vieux mort de sa mort naturelle. Alors l'eau de la source se remet à couler. Toutes les erreurs de l'homme viennent de ce qu'il s'imagine marcher sur une chose morte, alors que ses pas s'impriment dans de la chair pleine de grande volonté.

Ainsi d'emblée Giono a situé ses personnages très loin des cadres sociaux et politiques de la vie moderne. Il entendait placer l'homme nu en face de la terre, pour que, de la terreur panique, il arrivât à la joie panique.

Dans *Colline*, nous pouvons remarquer les quatre éléments de la nature, la terre, le vent, le feu et l'eau, mais la souveraineté de l'eau est nette et remarquable. *Colline* peut se lire comme une vaste légende de l'eau ; on lit à la première page :

« C'est entre les collines, là où la chair de la terre se plie en bourrelets gras. Le sainfoin fleuri saigne dessous les oliviers. Les avettes dansent autour des bouleaux gluants de sève douce. Le surplus d'une fontaine chante en deux sources. Elles tombent du roc et le vent les éparpille. Elles pantèlent sous l'herbe,

puis s'unissent et coulent ensemble sur un lit de jonc. » (Ibid., 9)

Neuf termes de cette citation (gras, saigne, gluant, sève, fontaine, source, l'herbe, coulent, lit de jonc) évoquent la fontaine ou la source ou les notions voisines d'humide et de coulant, jouant ainsi un rôle indiciel capital, tandis que les trois autres éléments sont présents mais moins abordés.

Si *Colline* respire la peur et la cruauté, les deux autres romans sont de belles histoires d'amour. *Un de Baumunges* est conté par un narrateur, ouvrier agricole, très sensible à la beauté de la nature ; le héros Albin, un homme pur comme de la glace, est fier d'être de Baumunges, haute terre à l'histoire héroïque ; il en a hérité le don de la musique, sur son harmonica. Albin a remarqué la jeune fille d'une petite ferme, La Douloire, sur les bords de la Durance. Mais un beau parleur de la ville, un mauvais garçon, le Louis, entraîne Angèle à Marseille pour la livrer au moins honnête des métiers. Quand elle revient avec un bébé, son père furieux la séquestre dans un silo. Grâce au pouvoir de son envoûtante musique, l'Albin se fera reconnaître et pourra délivrer la jeune mère qu'il épousera avec joie.

Regain donne un autre exemple de l'harmonie de l'homme avec la nature, grâce à l'amour et au travail. Ce roman dont les personnages sont les représentants de la force de la nature est le drame du vent ; la force active du vent s'affirme. Il semble pétrir Panturle :

« Le vent s'appuie sur lui de tout son poids, par larges coups, longs et lourds, puis s'envole, et c'est un ronron comme de chat. Il est là à plat ventre sur la terre et le vent presse comme une éponge. » (Giono, 1930, 76)

Le vent, puissance physique de la nature, a sur l'homme une influence morale bénéfique en lui faisant oublier ses soucis. L'homme paraît se vider, perdre conscience de sa pensée même : en fait cette union instinctive avec la nature aboutit à la régénération du cœur. Le final s'élève alors à une grandeur simple qui a des résonances de poésie biblique ou épique : « *Il va sur la terre avec un cœur propre.* » « [...] *Panturle sonne sous le doigt du vent comme un baril vide.* » (*Ibid.*, 77)

Les répétitions expressives imposent la présence du vent ; chasseur inoccupé, Panturle s'abandonne à l'influence du vent : « *le vent s'appuie [...] le vent presse [...] pressé du vent* » (*Ibid.*, 76)

Ce garçon de quarante ans plein de santé, est du début à la fin une force de la nature, participant de sa lenteur, de son immobilité et de sa solitude ; plus semblable à un arbre qu'à un homme, plus habitué au glapis du renard qu'aux conversations. Panturle, son nom même a quelque chose de panthéiste, comme une incarnation de Pan. Mais sa personnalité s'accroît jusqu'à devenir consciente aussi de ses dimensions humaines.

Sous la rude écorce se cache le cœur d'un bon fils, d'un bon voisin, qui souffre d'abord de la solitude après la mort de sa mère et le départ de Gaubert. La solitude du reste semble ébranler tous les esprits. Panturle parle seul. Puis, avec l'hiver et l'abandon, le voici devenu chasseur, ensauvagé, méchant. « *Il est toujours avec son couteau et de ses fils de fer surnois. Il chasse. Il a besoin de viandes* ». (*Ibid.*, 38) La Mamèche disparue, il ne vit plus que des influences et des passions de la terre. La force folle de printemps l'entraîne jusqu'à lui faire perdre la raison : il écorche son renard avec une espèce de volupté animale. Elle le lance également « *sur la piste de la femme* » (*Ibid.*, 87) ; l'instinct en lui a « *écrasé tout ce qui était de l'homme* » (*Ibid.*, 90). Et l'accident, dû à une position imprudente, est comme la punition de cet élan irréfléchi.

Mais le trait essentiel reste la transformation de Panturle en laboureur. La charrue est comme le symbole de cette deuxième partie, la cause des soucis, des démarches, puis des victoires. Une exigence obscure pousse le couple, inquiet

« surtout après les chasses de Panturle ». (*Ibid.*, 110) Le vieux Gaubert, qui dans sa faiblesse pitoyable tient à contribuer au renouveau d'Aubignane, commente : « *L'envie du pain, la femme, c'est ça, c'est bon signe [...] Ça va repartir de bel élan et ça redeviendra de la terre à l'homme.* » (*Ibid.*, 124)

Si Panturle a encore besoin de son « *instinct de tuer de bêtes* », c'est pour enfoncer dans la terre ce soc de Gaubert semblable à « *un devant de barque* ». Les labours sont comme le départ du couple, Panturle et Arsule, pour l'Odyssée de la vie.

Il est bientôt prouvé qu'Aubignane peut donner une « *bénédictio de blé* » à qui ne craint pas sa peine ; les mains de Panturle saignent encore du fléau à battre le blé. La vente à la foire a pour conséquence directe l'établissement de Désiré au hameau.

Par une suite naturelle des choses, la vie paysanne s'élargit en vie familiale autour de Panturle qui a acquis assez de raison et de prévoyance pour devenir bientôt chef de famille. Il peut opposer « *l'image de la terre ancienne, renfrognée [...]* », et cette « *lande terrible qu'il était, lui* » (*Ibid.*, 185), aux champs nouveaux qui sont la condition de son être même.

Pour avoir obéi à l'appel de la vie avec l'innocence d'un cœur simple, Panturle connaît enfin toute la bonne volonté de la terre et ses Vraies Richesses.

Quant à Arsule, elle, d'abord sans personnalité, sinon celle d'une pauvre fille de rien passant d'un tyran à un autre, du Tony à Gédémus. Elle commence à exister sur le plateau, avec ses grands yeux effrayés, et sous l'action du vent. Poussée par le printemps et le feu du sang, elle apparaîtra à Panturle comme l'instrument même des forces naturelles, la femme acceptée sans question ni choix, immédiatement.

Au second plan s'esquisse la vie du bourg paysan avec ses foires, ses activités artisanales. Mais les plus purs représentants de la vie dans sa simplicité restent Panturle et Arsule, le couple élu, qui, fuyant le bruit de la foire, retourne à sa solitude édénique sur le plateau. Ce sont des personnages plus exemplaires qu'individualisés ; leur aventure est faite de gestes élémentaires de la vie, qui,